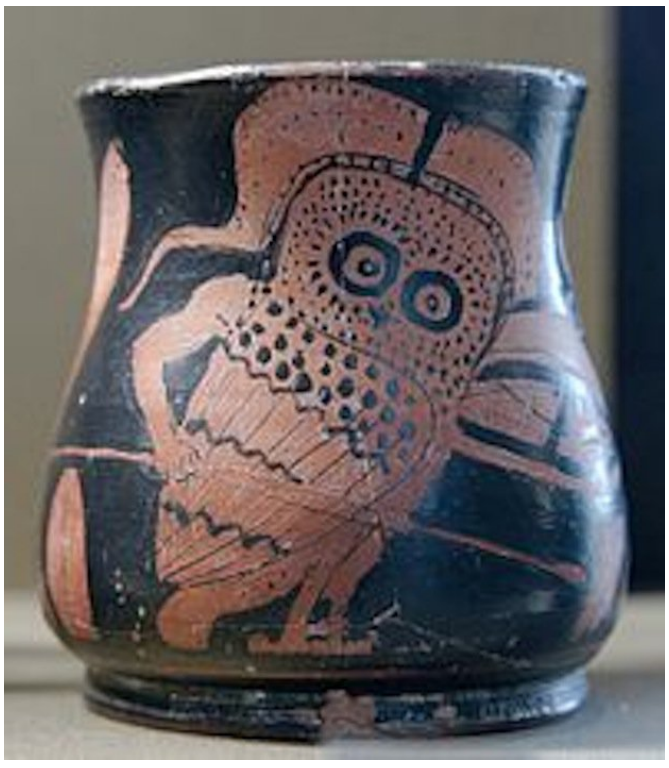
Fêtes italiennes

Mascare (volti bianchi e baute)

LE CARNAVAL, SA SIGNIFICATION COSMIQUE, SON HISTOIRE EN ITALIE

On ne parle guère que du Carnaval de Venise, et on a oublié qu'il y a en Italie des dizaines de fêtes de Carnaval. On a oublié surtout le sens d'une fête qui existe depuis les premiers temps de l'histoire humaine, et qui célèbre le retour des débuts de l'histoire, le passage du chaos à l'ordre de la vie sociale. En chaque début de printemps (la fin de ces deux mois morts de janvier et février pour les premiers romains), on replonge pour quelques jours dans le chaos, le désordre primitif (le serviteur devient le maître et le maître le serviteur), les morts reviennent parmi les vivants sous le couvert d'un masque, et on tue finalement la vieille année pour entrer dans la nouvelle. C'est ce qui donne aussi son vrai sens au Carnaval de Venise.
Le christianisme récupère cette tradition : c'est la fin de la période où l'on peut manger de la viande (« *carnem lasciare* » = abandonner la viande) et on entre dans le Carême (les « 44 » jours de pénitence avant la Résurrection du Christ pour Pâques). Mais il y reste beaucoup des anciennes fêtes païennes.



Vase grec-*Carnaval*-Louvre.

Johannes Lingelbach, *Carnaval à Rome* (1650)

*
* *

Le calendrier est un système complexe qui permet de mesurer, diviser le temps (Le « *calendarium* » latin désignait un livre de compte) ; outre l'alternance des jours et des nuits, il peut avoir pour référence le cycle lunaire ou le cycle solaire. Il fait aussi ses calculs à partir des équinoxes et des solstices : le calendrier "*julien*" établi par Jules César en 45 av.J.C. avait pour référence l'équinoxe de printemps fixée au 25 mars ; le concile de Nicée en 325 fixe l'équinoxe le 21 mars, référence pour la fixation de la fête de Pâques. Mais les religions païennes se référaient à des rythmes naturels, et leurs sacrifices visaient à rendre les dieux favorables aux récoltes ; l'église chrétienne tenta peu à peu de concurrencer les fêtes païennes et d'y substituer pour référence le Christ lui-même, dont les événements de la vie remplacent les anciens mythes.
Après les fêtes liées au solstice d'hiver (21 décembre de l'année), on entre dans un nouveau cycle qui conduit à l'équinoxe de printemps (20 ou 21 mars). L'équinoxe est le point de l'orbite terrestre atteint lorsque le soleil est exactement au zénith sur l'équateur terrestre ; l'équinoxe de mars correspond à l'arrivée du printemps, celle de septembre à l'arrivée de l'automne. Le carnaval est l'une des fêtes qui marquent cette entrée dans la période la plus lumineuse de l'année, et celle où la végétation va à nouveau se développer et donc fournir ou non les récoltes, c'est-à-dire les vivres du reste de l'année : période vitale donc et que l'on tente de rendre favorable par des cérémonies diverses, parfois orgiastiques (carnaval et mi-carême), parfois purificatrices et pénitentielles (Chandeleur, mercredi des

Cendres, carême). Ces cérémonies nous viennent des différentes civilisations bien antérieures à la domination de Rome, des religions de l'Italie archaïque, des cultures celtiques qui avaient envahi la plaine du Pô, ou de Grèce et d'Orient, rapportées par les légionnaires. Plus tard l'Église chrétienne, après avoir tenté en vain de se débarrasser de ces rites païens, les intègre sous d'autres formes dans ses propres traditions, le culte de ses saints (Voir le chapitre précédent), etc. : il fallait harmoniser les cultes païens de renouvellement du Cosmos et de purification de décembre avec l'affirmation chrétienne de salut du monde par le Christ. Ainsi avait-on décidé que le Christ était né le 25 décembre, pour harmoniser Noël avec la pratique païenne des Saturnales romaines.

Les fêtes romaines des Semences et le culte de Saint Antoine l'abbé

L'année commençait à Rome en janvier, le mois de Janus, dieu des portes à deux têtes (de « *Janua* » = la porte d'entrée) et se poursuivait par février (de « *februa* » = cérémonie expiatoire), le mois des purifications, où l'on purifiait les champs et les maisons. Mais dans le premier calendrier romain, attribué à Romulus, il n'y a que dix mois, et l'année ne commençait qu'en mars (Mars était le père de Romulus) pour se terminer en décembre (ce qui explique le nom de nos mois, septembre était le 7e mois et non le 9e, octobre le 8e, etc.) ; on arrêtait de compter les mois en janvier et février, et on reprenait aux calendes de mars.

Les *Feriae sementivae* (Fêtes des semences) chez Ovide

« Mais si le jour de cette fête peut changer, la saison ne change jamais: c'est quand les grains confiés à la terre commencent à se développer dans son sein, que les boeufs couronnés de feuillage restent dans l'étable, et s'y engraissent à loisir, jusqu'à ce que la tiède haleine du printemps ramène leurs travaux. [1, 665] Que le villageois suspende au poteau sa charrue fatiguée ; la terre n'aime pas à être blessée, tant que règne l'hiver. Une fois les semailles finies, laisse reposer ton champ, ô laboureur ; laisse reposer les bras qui l'ont cultivé ; que ce soit fête au village ; habitants, purifiez vos maisons, [1, 670] présentez aux divinités rustiques les gâteaux annuels. Offrez à Tellus et à Cérès, ces mères des moissons, un peu de froment, que vous leur devez, et les entrailles d'une truie pleine. Cérès et la Terre président en commun à l'agriculture. Si l'une reçoit les germes dans son sein, l'autre les féconde. [1, 675] O puissantes déesses, dont les efforts réunis ont chassé l'antique barbarie et proscrit le gland du chêne, pour y substituer une plus douce nourriture, comblez de vos dons sans mesure l'insatiable laboureur, afin qu'une digne récompense le paie de ses sueurs. Veillez à ce que la tendre semence ne cesse de croître, » (**Ovide**, *Fastes*, I, 665, voir Internet : bcs.fltr.ucl.ac.be/fast/Ovide,Fastes-Chant I.,ou taper simplement : ovide, fastes, I, II, etc.)

Bas relief de l'*Ara Pacis*, L'Autel de la Paix d'Auguste à Rome, représentant *Tellus Mater* (face Est). La déesse est assise, voilée et couronnée de fleurs et de fruits, et ayant dans son giron, une grappe de raisin et des grenades. Elle est entourée d'un bœuf et d'un mouton, et de deux amours, dont un attire son regard en lui présentant une pomme. Sur les côtés, deux jeunes femmes, les *Aurae velificantes*, une montée sur un dragon marin, l'autre sur un cygne, symbolisent respectivement les vents propices de mer et de terre.

Une des fêtes romaines de janvier était la Fête des Semences célébrée fin janvier en l'honneur de **Tellus (Terra mater),** la déesse de la Terre, correspondant à la **Gaïa** des Grecs, qui succède à **Chaos**, l'abîme, l'obscurité. **Tellus** sera peu à peu associée à, puis remplacée par **Cérès** (< *creare*, *crescere*), déesse de la croissance des plantes (mais aussi des morts qui sont dans la terre) (= importance des préoccupations agricoles).

Ces fêtes de purification et de fécondation se retrouvent dans de nombreuses fêtes de saints chrétiens ; mais l'un d'entre eux est particulièrement important, saint Antoine l'Abbé, le père de l'érémitisme chrétien (il aurait été le premier ermite). Il est né en Égypte en 251 et mort en 356 à 105 ans ; c'est Athanase le Grand qui écrit sa vie vers 360. À partir de saint Augustin, ce personnage influencera de nombreux auteurs et peintres, jusqu'à Gustave Flaubert qui écrit *La tentation de Saint Antoine* en 1849 puis en 1874. Ses reliques sont ramenées d'Égypte vers 1070 par un pèlerin dans un village appelé maintenant Saint-Antoine l'Abbaye. On le fête le 17 janvier, jour où, en continuité avec les fêtes païennes, on bénit les animaux domestiques sur le parvis des églises ; il est aussi, dans de nombreuses légendes, le gardien de l'enfer, le porteur du feu aux hommes (légende : comment Antoine a extorqué le feu au Diable grâce à son sanglier). En effet, à l'origine Antoine semble avoir été accompagné d'un sanglier (Voir encore en 1435-1441 le tableau ci-contre de Pisanello à la National Gallery de Londres, *La Vierge avec les saints Antoine et Georges*, où aux pieds d'Antoine il y a un sanglier ; mais sanglier et porc étaient souvent proches). Or le sanglier était dans les mythologies celtiques et autres le symbole de l'autorité spirituelle, du renouveau de la vie, associé au dieu Lug (qui laisse une trace de son nom dans de nombreuses villes d'Europe, Lugdunum (Lyon), Lugo en Romagne et Vénétie, Lugano en Suisse, etc.), qui assurait la résurrection de la lumière (lux) et le retour du printemps, garant de fécondité et de nouvelle vie, fils de la Grande Mère celtique (équivalent de Cérès) à laquelle étaient consacrés les sangliers et les porcs. Les Celtes se peignaient les cheveux avec de la poussière de chaux pour qu'ils ressemblent à une couenne de sanglier (Cf. ci-contre, la statue du *Galate mourant* du Musée du Capitole à Rome et sa tête) [(1)]. Ce n'est qu'au Moyen-Âge que l'on remplaça le sanglier (qui devient alors représentant du démon) par le porcelet qui accompagne saint Antoine (symbole d'un petit cochon guéri par Antoine et qui le suivit ensuite comme un chien) : le christianisme adapte le

symbolisme du dieu-sanglier à un saint chrétien, qui devient le protecteur des fabricants de brosses, mais surtout guérisseur des maladies de peau, dont le « mal des ardents » (ou « feu de saint Antoine »), cette maladie provoquée par un champignon parasite de l'ergot de seigle qui frappa le Moyen-Âge et dont furent les guérisseurs les moines de l'ordre des Antonins (ils utilisaient entre autres la graisse de porc sur la peau) créé en 1092 à Saint-Antoine l'Abbaye, où les Antonins étaient les seuls à avoir le droit de laisser leurs cochons errer dans les rues, avec le cou équipé d'une clochette, symbole du sein maternel, donc de fertilité (Voir aussi le *Rétable d'Issenheim* de Mathias Grünewald). (2) Dans d'autres communes italiennes, on célèbre de grandes fêtes de saint Antoine, par exemple à Novoli, près de Lecce dans les Pouilles, du 16 au 18 janvier, où l'on allume de grands cônes de bois portant l'emblème du saint.

Suite du parcours hivernal vers le Carnaval : le chaos et les purifications de février.

Le mois de février est donc le mois de la purification, de l'expiation, consacré à Rome par le roi Numa au dieu Februus (Voir Ovide, *Fastes*, Livre II). C'est du 13 au 20 février que l'on honorait les **dieux Manes** (les âmes de ceux qui avaient eu une sépulture)**,** faisant des cérémonies en l'honneur des morts, car ce sont eux qui, sous la terre, font que les plantes prennent racine et poussent ou bien ne prennent pas racine et ne poussent pas (Cf page suivante, Ovide). Février est dans la mythologie, le mois de la Grande Ourse (opposée au sanglier, symbole positif), personnification de la nymphe vierge Callisto, violée par Jupiter, et que Junon transforme en Ourse, qui devient une constellation grâce à Jupiter qui la fait ainsi échapper à une flèche de son fils qui ne reconnaît plus sa mère devenue ourse.
Mais février est aussi le mois des **Lupercales**, fêtes à la fois de purification et de fécondité : le matin du 15 février, les « luperques » (c'est-à-dire les « louveteaux ») se retrouvaient devant une grotte au pied du Palatin à Rome, la « Lupercal », où la louve avait allaité Romulus et Remus ; après avoir égorgé des chèvres et un bouc, et initié deux jeunes nobles avec leur sang, ils découpaient en lanières la peau du bouc et ils couraient nus le long de la Voie Sacrée en frappant avec les lanières les jeunes filles vierges et les femmes enceintes pour leur assurer une fertilité heureuse. Plusieurs explications existent, dont celle d'Ovide : après l'enlèvement des Sabines, Romulus constata la stérilité de ces femmes : Junon lui ordonna alors de les « conjuguer avec un bouc » ; un augure donna la solution et dit qu'il fallait frapper les femmes avec des lanières de cuir de bouc, et elles redevinrent fertiles. Cette pratique sera reprise dans le Carnaval où la tradition voulait que les jeunes garçons frappent les femmes avec un petit bout de tissu ou de caoutchouc.

Dans la tradition chrétienne depuis le VIIe siècle, on célèbre le 2 février la fête de la **Présentation du Christ au Temple**, réalisée par la Vierge Marie. Jusqu'à la récente réforme liturgique, on avait aussi fait du 2 février la fête de la **Purification de la Vierge**, au quarantième jour de la naissance de Jésus (Cf Évangile de Luc, 22-39). (3) C'est la **fête de la Chandeleur** (la « Candelora ») où l'on fait la bénédiction et la distribution des bougies aux fidèles, récupération et christianisation de vieilles cérémonies païennes à la même période, qui anticipaient la fête de Vesta du 1er mars, où l'on éteignait l'ancien feu et où on en rallumait un nouveau. Le 1er mars on célébrait aussi les **Matronalia**, la fête des mères romaines, en souvenir de la réconciliation entre Romains et Sabins, grâce à l'intervention des Sabines portant leurs bébés ; on avait édifié sur l'Esquilin un temple dédié à Junon « Lucina », "de la lumière", pour célébrer le retour de la lumière, du printemps, et, pour les Chrétiens, du Christ, lumière du monde, qui faisait entrer l'humanité dans une nouvelle ère. Ainsi deux traditions se sont mêlées dans la Chandeleur, la religion antique qui célébrait par les chandelles allumées la préparation du printemps par le feu purificateur et fécondant, et la religion chrétienne où la chandelle devient le symbole du Christ qui apporte une vie nouvelle par le baptême et conduit le fidèle vers le ciel ; mais la célébration des morts dans les fêtes des dieux Manes a disparu des fêtes chrétiennes qui les transfèrent en novembre pour commencer l'Avent, reprenant une ancienne fête celtique, « l'avènement », l'arrivée du Christ fixée au 25 décembre. (4)
Une autre fête doit être rappelée, **la saint Valentin, du 14 février**, qui, bien qu'effacée du calendrier liturgique en 1970, continue d'être célébrée aux dépens des saints Cyrille et Méthode (les intérêts commerciaux ont prévalu !). On connaît deux ou trois (et jusqu'à onze !) Valentin, dont l'un ne fut qu'un bienfaiteur qui finança la construction d'une basilique près de Rome ; mais Jacopo da Varagine les confondit et leur inventa une histoire plus « sainte », reprise par le pape Paul II en 1465 pour la distribution de dots aux jeunes filles pauvres qui, sans cela, ne pouvaient pas se marier et risquaient la prostitution. Mais c'est devenu une fête commerciale, sous l'influence des USA et de l'Angleterre, et l'on y distribue non seulement des billets doux mais des cadeaux coûteux, comme pour la fête de la Femme qui est fixée le 8 mars, pour des raisons historiques sans aucune référence religieuse. (5)
À l'origine à Rome, début février, on nettoyait les maisons et on les aspergeait de sel et de blé. Pour les Lupercales, les jeunes filles inscrivaient leur nom sur un billet mis dans une jarre ; les jeunes garçons tiraient un nom au sort, et devaient passer la soirée avec la jeune fille dont ils avaient tiré le nom, et parfois ils se mariaient par la suite. La Saint-Valentin est donc développée par le pape Gélase, vers 498, pour éliminer les fêtes païennes des Lupercales du 15 février (c'est pourquoi on fixe la fête le 14 février !) : ne parvenant pas à faire interdire les Lupercales, il se décida à les concurrencer. C'est seulement à partir du XIVe siècle, en Angleterre, que se développe la légende du saint Valentin patron des amoureux ; un poète anglais, Othon de Grandson, fit connaître cette légende à la cour de Savoie, dont Amédée VII, le Comte Rouge, était son protecteur ; de là, elle se répandit dans tout l'Occident et dans une partie de l'Asie (Voir pour les diverses coutumes le site : www.saintvalentin.org).

Shakespeare introduit dans *Hamlet* (Acte 1, scène 5) cette chanson chantée par Ophélie et traduite ainsi par Victor Hugo :

Tomorrow is St. Valentine's Day	Bonjour ! c'est la Saint-Valentin
And early in the morning	Tous sont levés de grand matin.
I'm a girl below your window	Me voici, vierge, à votre fenêtre
Waiting to be your Valentine.	Pour être votre Valentine.
Then he got up and put on his clothes	Alors, il se leva et mit ses habits
And opened the door to his room.	Et ouvrit la porte de sa chambre
He let in the girl, and when she left	Et vierge elle y entra,
She wasn't a virgin anymore.	et puis jamais vierge elle n'en sortit.

Le Carnaval : du chaos à l'ordre

Arrivons au Carnaval. À l'origine, on trouve dans la Rome antique, l'habitude de célébrer l'arrivée du dieu Mars par des courses de chevaux et des fêtes parfois orgiastiques, entre le 27 février et le 14 mars : Mars, dieu des combats après avoir été celui de l'agriculture, était le père de Romulus et Remus, il avait violé Rhéa Silvia pendant son sommeil. Il fallait se rendre favorable Mars, initialement le

premier mois de l'année, et les courses de chevaux ouvraient donc la saison de printemps et fermaient la saison d'hiver ; on appelait ces courses les **Equirria**. Ces courses de chevaux ont continué à Rome jusqu'au début du XIXe siècle, dans la Via del Corso, entre la place du Peuple et la place de Venise (« *corsa dei barberi* ». Cf. ci-contre le tableau de Géricault).

Théodore Géricault, *Départ de la Corsa dei barberi Piazza del Popolo*, 1818

Sous l'Empire romain, les courses avaient un autre sens : elles se faisaient dans le Grand Cirque, sous les tribunes impériales du Palatin, d'où l'empereur présidait un symbole du mouvement de l'univers ; les 12 portes des écuries étaient les 12 signes du Zodiaque, les 7 tours de piste étaient les 7 planètes, le quadrige les 4 éléments, etc., et l'empereur dominait donc le mouvement du cosmos ; les courses en l'honneur de Mars ouvraient la nouvelle année.

En Grèce, on célébrait entre fin février et début mars les **anthestéries** ou **dionysies**, fêtes des fleurs en l'honneur de Dionysos, le dieu de la résurrection, qui vient de traverser l'obscurité de l'hiver et de renaître avec l'arrivée du printemps. La fête célébrait donc le retour des morts, qui assuraient la fertilité, et se réalisaient par un défilé du **char** sur lequel trônait Dionysos venu régénérer le cosmos. Ce qui se fête donc à cette période est un mythe du passage de l'ancien au nouveau (d'où la course), de la mort de l'hiver à la fertilité du printemps, du chaos à l'ordre nouveau. Il faut retourner au chaos primitif pour que puisse naître l'ordre : c'est le sens de la ritualisation annuelle de la fête, comme on fête aujourd'hui l'anniversaire d'un événement ou d'une personne.

C'est aussi une période brève caractérisée par le désordre, le bouleversement de l'ordre ancien, où le serviteur devient le maître pour un

Ovide, Fastes III : Louange à Mars et naissance de Romulus et Remus

« *Désarmé, tu sais triompher encore ; tu étais désarmé quand une prêtresse [3, 10] te reçut dans ses bras, afin que Rome un jour adorât en toi le père d'une race de héros.*

Silvia, la vestale, qui m'empêche d'en faire le récit ?, allait un matin puiser l'eau pour les sacrifices ; elle suit le sentier doucement incliné qui la conduit au rivage, et là elle dépose l'urne d'argile qu'elle portait sur sa tête. [3, 15] Fatiguée de la route, elle s'assied, ouvre son sein au souffle des zéphyrs, et répare le désordre de sa chevelure. Tandis qu'elle se repose, l'ombre des saules, le gazouillement des oiseaux, le léger murmure des ondes, tout l'invite à dormir. Le doux sommeil appesantit peu à peu ses paupières vaincues ; [3, 20] la main qui soutenait son front retombe sur ses genoux. Mars a vu Silvia, il l'a désirée, il la possède, et, dieu tout-puissant, il fait que la vestale elle-même ignore son larcin.

À son réveil, la vierge a déjà conçu; déjà elle te porte dans son sein, ô Romulus, fondateur de la ville éternelle. [3, 25] Elle se lève languissante, et ne sait d'où lui vient cette langueur. Appuyée contre un arbre, elle laisse échapper ces mots : "Puisse être pour moi d'un favorable augure ce que j'ai vu pendant mon sommeil ! Était-ce un rêve ? Mais pourtant, dans nos rêves, les images ont moins de clarté. Je me trouvais près de l'autel de Vesta. [3, 30] La bandelette de laine qui retenait mes cheveux se dénoue et tombe près du foyer sacré ! O prodige ! à peine elle a touché la terre, que deux palmiers en sortent à la fois : l'un, plus grand que l'autre, étendait sur l'univers entier ses branches vigoureuses, et son feuillage naissant touchait déjà les cieux. [3, 35] Je vois soudain le frère de mon père lever la hache contre les palmiers ; son geste menaçant m'épouvante, et mon coeur palpite d'effroi. Le pivert, oiseau de Mars, et une louve combattent pour les arbres jumeaux, et ce secours les a sauvés tous deux." Elle dit, et en racontant son rêve [3, 40] elle avait rempli son urne ; elle la soulève avec effort d'une main mal assurée. Cependant Rémus et Romulus croissaient dans le sein de la vestale, que gonflait de jour en jour le germe divin. L'année poursuivait sa révolution, et pour qu'elle fût achevée, il ne restait plus au dieu de la lumière que deux signes à parcourir. [3, 45] Silvia devient mere : à ce moment, dit-on, les images de Vesta se couvrirent le visage de leurs mains virginales, et pendant l'accouchement de la prêtresse, il est certain que l'autel de la déesse trembla, et que le feu sacré se cacha d'effroi sous la cendre ».

jour, où l'on détrône le roi pour en nommer bientôt un nouveau (souvent le même !) ; on désignait parfois comme roi un pauvre d'esprit. Ce « passage », comme un passage d'eaux dangereuses, est symbolisé au Moyen-Âge par la « nef des fous », le « *carrus navalis* », le «char naval », une des étymologies possibles du mot. Le **masque** est le symbole essentiel, avec le char, des fêtes de Carnaval ; il permet de s'affranchir des règles et des contraintes, l'homme peut devenir une femme, l'adolescent un adulte, le pauvre un riche, le mort un vivant, etc., chacun perd son identité dans le jeu, et on peut se livrer provisoirement à une orgie sociale, sexuelle, etc.

Le christianisme a tenté d'éloigner ces phénomènes et de les transformer, en leur substituant les rites liés à la vie du Christ. On donna alors au Carnaval des étymologies différentes : « *Carni levamen* » = soulagement de la chair, «*Carni vale !* » = chair, adieu !, « *carnes levare* » = interdire (enlever) les viandes, « *carnis laxatio* » = abandon de la viande, qui donne « *carnasciala* » en italien ancien ; le Carnaval devenait alors synonyme de dérèglement, d'orgie, que l'on corrigeait par l'entrée en « carême » dès le lendemain du « mardi-gras », le « mercredi des cendres ». Il devient alors une sorte de simple valve de sécurité qui permet aux opposants à l'ordre social de se défouler pendant quelques jours, avant d'entrer dans la période « sérieuse » qui conduit à la Passion et à la Résurrection du Christ : là est le véritable passage du chaos (le « péché ») à l'ordre.

Le Carnaval a donc perdu sa référence fondamentale à un mouvement du cosmos rythmé par les solstices et les équinoxes, par les saisons, au profit d'une vision où le Christ permet d'effectuer le véritable passage du péché au salut de l'âme. Le Carnaval devient donc lié structurellement à la notion catholique de péché : on remarque que ce sont les nations catholiques qui fêtent le Carnaval et qui le font suivre du Carême ; pour les protestants, seul Dieu peut racheter les péchés, il n'y a donc pas besoin de carême purificateur : par exemple Bâle, ville protestante, pour marquer sa différence avec les villes catholiques, organise son carnaval une semaine après le mercredi des Cendres, en plein Carême (en 2019, le 11 mars). La concurrence sera rude entre la nouvelle religion et l'ancienne, dont il reste toujours quelques traces.

Cattabiani écrit à propos de la signification du Carnaval traditionnel : « *On est pris dans une tempête tragi-comique à laquelle on ne peut pas ne pas participer, où les comportements carnavalesques deviennent obligatoires : on doit « devenir fou ». Les masques à leur tour, déjà typiques des « libertés de décembre » dans la Rome antique, représentent l'épiphanie de morts qui réaffleurent et se confondent avec les vivants dans le mélange général : terrifiants et vitaux, ils agressent, ils font peur, ils touchent, prennent au piège, enlèvent, ils se comportent en fous et en bouffons, tandis que des bruits assourdissants font allusion à la déflagration du vieux cosmos-année. Ces masques sont en réalité l'épiphanie de la mort qui rénove tout, de la treizième carte des Tarots* (NDLR : cf. ci-dessus) *: au fond de tout Carnaval authentique, il y a en effet cette présence, même si souvent elle n'est pas ressentie consciemment, qui le rend tragique dans son apparente frénésie de gaieté* » (Alfredo Cattabiani, *Calendario, le feste, i miti, le leggende e i riti dell'anno*, Rusconi, 1988, 414 pages, pp.153-4).

Autour du Carnaval en Italie

De nombreuses manifestations italiennes gardent des traces de l'ancien culte populaire que l'Église catholique n'est pas parvenue à éradiquer. Par exemple, dans de nombreux carnavals, on brûle des branchages ou des masques à la fin de la fête : c'est un reste des manifestations antiques où on devait se débarrasser de la vieille année pour laisser place à la nouvelle : voir **le carnaval d'Ivrea**, où on construit des « *sparli* », de hauts tas de branches que l'on embrase le lundi du Carnaval (Cf photo ci-contre à droite en 2008).

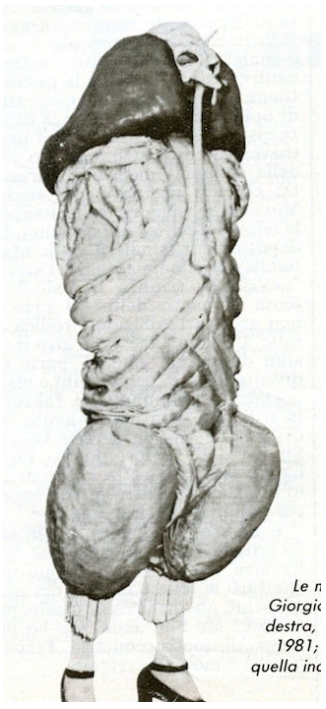
À **Grauno**, dans le Trentin, petit village de montagne, on fête chaque année un des plus anciens carnavals des Alpes : pour Mardi gras, dernier jour de carnaval, on coupe un pin que l'on plante dans le village, on le recouvre de paille, et le soir à 19h, le dernier jeune marié du village y met le feu, tandis que les habitants du village chantent, dansent et mangent et boivent, au son de l'accordéon (Cf. photo ci-contre à gauche et voir le site de Grauno). Jusqu'à il y a quelques années, on déduisait de la nature du feu des prévisions sur les futures récoltes : si les étincelles ne s'élevaient pas, c'était signe de bonne récolte ; si elles s'élevaient trop, c'était mauvais signe. Dans beaucoup d'autres villages du Trentin, on brûlait un pantin représentant l'hiver dont on commençait à sortir.

Dans d'autres carnavals, comme celui de **Tricarico** en Basilicata, on continue à pratiquer la bénédiction des vaches et des taureaux, représentés par des masques humains qui miment les mouvements des animaux, y compris leur accouplement (mais la participation est interdite aux femmes !) ; Carlo Levi remarqua que c'était une synthèse entre élément magique ancien et élément christanisé (la fête se déroule autour des chapelles) (Cf. photo ci-contre à droite : vache et taureau).

Beaucoup de carnavals mêlent leurs références mythologiques à des références historiques. C'est le cas de celui d'**Ivrea**, où l'on fête la libération de la belle meunière Violetta des mains du marquis de Biandrate, qui voulait pratiquer le « *Jus primae noctis* » sur les filles du village : chaque année, le défilé et la « bataille des oranges » entre les sbires du marquis sur des chars et les représentants à pied des paysans se battent en se jetant des tonnes d'oranges.

Le motivations historiques et sociologiques l'emportent même dans les créations de carnavals, à mesure que l'Italie s'urbanise à partir du XIe siècle, à mesure que les villes (les « communes libres » du Centre et du Nord en particulier) l'emportent sur les féodalités rurales et sur les campagnes, avec l'appui de l'Église et des évêques souvent maîtres de la vie politique communale. On a de la peine à distinguer dans les carnavals recréés au XVIe siècle, au XIXe siècle ou au XXe, ce qui vient des sources profondes et ce qui n'est qu'une origine « seconde », liée à un événement ou à un besoin particulier du pouvoir local, ou à une volonté de l'Église catholique de récupérer une fête païenne à laquelle le peuple tenait trop, et que, ne pouvant la supprimer, on « christianise ».

C'est le cas du Carnaval mis en place dans la **République de Venise**. La première référence est de 1094, dans un document du Doge Vitale Falier ; mais c'est un décret de 1296 du Sénat de la République qui déclare jour de fête la veille du premier jour de Carême, en précisant dans quelles conditions elle doit se dérouler. Les historiens estiment souvent que cette décision était destinée à apaiser les tensions sociales, en pratiquant, sous le couvert du masque, un renversement provisoire et limité des valeurs sociales et des hiérarchies (les « jeux » de l'ancien empire romain), où les pauvres pouvaient anonymement se moquer des riches ; et il est vrai que les luttes de classes n'ont jamais eu à Venise la même violence qu'à Florence ou à Milan. On exaltait aussi les victoires de la République, la gloire du Doge, etc. Le Carnaval s'harmonise donc souvent avec des moments importants de l'histoire de Venise, par exemple le Carnaval de 1572 fête la victoire de Lépante sur les Turcs. Toute référence au passage de l'hiver au printemps a disparu. Et aujourd'hui le Carnaval, après avoir été réduit à quelques fêtes locales dans les îles de la lagune, n'est réintroduit par la Municipalité de Venise et par quelques associations qu'à partir de 1979, pour contrôler et encadrer les excès commis par quelques groupes de jeunes. Dans ses ouvrages des années 1970 sur Venise, Zorzi, un des grands historiens de Venise, n'en dit pas un mot : le Carnaval avait pratiquement disparu après la chute de la République de Venise, interdit par les occupants français et autrichiens.



Mais tout s'est affadi : la Fête des Marie, – qui rappelait la volonté du Doge de donner une dot à 12 jeunes filles pauvres de la ville, suite à la répression d'une action de pirates – se réduit à un concours de beauté entre les jeunes filles de la ville, terminé par l'élection de la plus belle. Le masque n'est plus la couverture d'une transgression sociale, ou sexuelle, mais une simple recherche d'un bel ornement, sans aucune référence ni cosmologique ni historique, avec un peu de nostalgie d'un grand passé, sponsorisée par quelques multinationales. Mais après tout, pourquoi ne pas prendre plaisir à se déguiser, à devenir un autre pour quelques jours, à satisfaire son super-ego en devenant un pirate, un héros, une belle marquise du XVIIIe siècle, une resplendissante pastourelle, ou bien une saison, le printemps (Cf photo à droite), ou bien un phallus, comme le fit en 1982 Giorgio Spiller, qui récolta un procès pour obscénité, où il fut finalement absous (« *A Carnevale, ogni scherzo vale* », conclut le juge) (Photo ci-contre à gauche), etc. ?

Et puis on peut en profiter pour visiter les places de Venise les plus belles, et les moins connues des tourists : Campo S. Polo, Campo S. Rocco, Campo S. Salvador, Campo S. Stefano, Campo S. Maria Formosa, Campo S. Zobenigo, Campo SS Giovanni e Paolo, Campo S. Margherita, Campo S. Luca, Campo S. Zaccaria, Campo S. Pietro a Castello, etc. qui furent et sont parfois encore des lieux d'histoire et de fêtes.

Et puis, plus significatives sont encore quelques célébrations de carnaval dans de plus petites villes, encore proches des traditions rurales d'autrefois, comme celui de **Putignano** (Pouilles), de **Forlimpopoli** (Émilie-Romagne), où l'on tue à la fin de la fête la « Vecchia », un grand pantin de bois qui, quand on le scie, libère des flots de bonbons et de douceurs : la mort de la vieille année libère les richesses de l'année nouvelle, dégagée des péchés et des maux de l'ancienne; celui de **Foiano** en Toscane, d'**Acireale** en Sicile, de **Fano** dans les Marches, de **Viareggio** (photo ci-contre à gauche) et des dizaines d'autres (Consultez sur Wikipedia en tapant « *Carnevali in Italia* », une liste de plus de 150 carnavals italiens, du nord au sud de la péninsule).

Le carnaval de Viareggio, le premier des Carnavals historiques d'Italie que le MIBACT (Ministero dei Beni e delle Attività Culturali e del Turismo), a repris en 2017, après deux d'arrêt faute de versemenr des credits (plus d'un million 400.000 euros) et il a été grandiose (Cf photo à droite).

Il faut rappeler que le Carnaval a suscité aussi des œuvres littéraires, comme les *Canti carnascialeschi* de Laurent de Médicis. Ce ne sont pas des œuvres « populaires » destinées à accompagner des défilés de Carnaval auxquels Laurent aurait aimé se mêler : elles ont une signification politique et philosophique. Jusqu'à la conjuration des Pazzi de 1478, aidés du Pape Sixte IV, qui aboutit à la mort de Julien de Médicis et qui fut suivie d'une sévère répression de Laurent contre les oligarques florentins, les fêtes populaires de Carnaval étaient les tournois et les bals organisés par les grandes familles de la ville ; mais après la conjuration Laurent interdit toutes ces manifestations pendant 10 ans, au profit des seuls défilés de chars qu'il organisait avec les poètes de sa cour pour le milieu restreint et aristocratique de sa cour, l'élargissant progressivement au peuple des artisans et commerçants. Les *Chansons de Carnaval* de Laurent s'inscrivent dans toute un tradition littéraire florentin, de Domenico Di Giovanni « Burchiello » (1404- 1449, le barbier poète) à Francesco Berni (1497-1535) et à Luigi Pulci (1432-1484), de poésie satirique, burlesque et triviale ; mais, outre cette référence carnavalesque, une chanson comme *La chanson de Bacchus et Arianne*, de 1490, – une époque où Laurent était déjà malade –, exprime surtout une philosophie stoïcienne et épicurienne du temps qui passe et qu'il faut saisir sans attendre, avec un brin de nostalgie ; le texte a été mis en musique par Angelo Branduardi en 1994 dans *Domenica e lunedì*.

Quant'è bella giovinezza, che si fugge tuttavia! chi vuol esser lieto, sia: di doman non c'è certezza.	Qu'elle est belle la jeunesse Qui s'enfuit sans cesse ! Que celui qui veut être heureux le soit Du lendemain il n'y a pas de certitude.
Quest'è Bacco e Arïanna, belli, e l'un dell'altro ardenti : perché 'l tempo fugge e inganna, sempre insieme stan contenti. Queste ninfe ed altre genti sono allegre tuttavia. Chi vuol esser lieto, sia: di doman non c'è certezza.	Voilà Bacchus et Ariane, beaux et brûlant l'un de l'autre : car le temps s'enfuit et trompe, Ils sont heureux d'être toujours ensemble. Ces nymphes (bacchantes) et tous ces gens Sont heureux sans cesse.
Questi lieti satiretti, delle ninfe innamorati, per caverne e per boschetti han lor posto cento agguati ; or da Bacco riscaldati ballon, salton tuttavia. Chi vuol esser lieto, sia di doman non c'è certezza.	Et ces joyeux petits satyres amoureux des nymphes, dans les grottes et dans les bosquets leur ont dressé cent guet-apens ; maintenant réchauffés par Bacchus Ils dansent et sautent sans cesse.
Queste ninfe anche hanno caro da lor essere ingannate : non può fare a Amor riparo se non gente rozze e ingrate : ora, insieme mescolate, suonon, canton tuttavia. Chi vuol esser lieto, sia: di doman non c'è certezza.	Ces nymphes ont pourtant plaisir à se laisser tromper par eux : Seuls se protègent contre l'Amour les gens rustres et ingrates : maintenant toutes emmêlées, Elles jouent et dansent sans cesse.
Questa soma, che vien drieto sopra l'asino, è Sileno : così vecchio, è ebbro e lieto, già di carne e d'anni pieno ; se non può star ritto, almeno ride e gode tuttavia. Chi vuol esser lieto, sia: di doman non c'è certezza.	Cette masse qui vient derrière sur un âne, c'est Silène : bien que vieux, il est ivre et joyeux, déjà plein de viande et d'années ; s'il ne peut plus se tenir droit, au moins Il rit et jouit sans cesse.
Mida vien drieto a costoro : ciò che tocca oro diventa.	Midas vient derrière ceux-ci : Ce qu'il touche devient de l'or.
E che giova aver tesoro, s'altri poi non si contenta?	à quoi bon avoir un trésor, S'il ne nous donne pas la paix ?
Che dolcezza vuoi che senta chi ha sete tuttavia? Chi vuol esser lieto, sia: di doman non c'è certezza.	Quelle douceur veux-tu qu'il sente Celui qui a sans cesse soif ?
Ciascun apra ben gli orecchi,	Que chacun ouvre bien ses oreilles,

Il faut rappeler que Laurent était entouré d'une cour de lettrés et d'artistes, Leon Battista Alberti, Matteo Palmieri, Cristoforo Landini, Luigi Pulci, Marsilio Ficino, Pico della Mirandola, Poliziano … et qu'il s'inspirait aussi bien de *l'Art d'aimer* d'Ovide que du *Dolce Stil Novo* et de Dante. Il veut réconcilier la vision chrétienne du monde et la philosophie païenne de la vie : l'humanisme florentin est plus qu'une « imitation » de l'antiquité, c'est une nouvelle philosophie, où « le plaisir selon la nature » est le but.
Laurent inventait chaque année un thème décoratif et écrivait des « chansons » qui illustraient ce thème : Salomon et la Reine de Saba, Nabuchodonosor, et ici Bacchus et Ariane. Les chars partaient du palais Médicis et parcouraient la ville, tandis que Laurent et sa cour se promenaient dans la foule qui les acclamait ; bonne opération de « communication » !

di doman nessun si paschi ;	que personne ne se repaisse du lendemain ;
oggi siam, giovani e vecchi,	nous sommes aujourd'hui, jeunes et vieux,
lieti ognun, femmine e maschi ;	tous joyeux, femmes et hommes ;
ogni tristo pensier caschi :	que tombe toute pensée triste :
facciam festa tuttavia.	faisons la fête sans cesse.
Chi vuol esser lieto, sia:	
di doman non c'è certezza.	
Donne e giovinetti amanti,	Dames et jeunes amoureux,
viva Bacco e viva Amore !	vive Bacchus et vive l'Amour !
Ciascun suoni, balli e canti !	Que chacun joue, danse et chante !
Arda di dolcezza il core !	Que votre cœur brûle de douceur !
Non fatica, non dolore !	Pas de peine, pas de douleur !
Ciò c'ha a esser, convien sia.	Que ce qui doit être soit !
Chi vuol esser lieto, sia:	
di doman non c'è certezza.	

Caracci, *Le triomphe de Bacchus et d'Ariane*, 1597-1600.

Après le Carnaval et le Carême

Dans certaines communes d'Italie, on célèbre la fête de la **mi-Carême**, 20 jours après le mercredi des Cendres, vers le 25 mars, par exemple dans la région de Bergame. C'est parfois à cette date que l'on brûle la « Vieille », et c'est encore une christianisation d'anciennes fêtes païennes qui furent importantes dans la célébration du printemps. C'était déjà le 19 mars que l'on fêtait la Saint-Joseph, époux de la Vierge « *nel segnal della primavera* ». Mais l'Église institue le 25 mars **l'Annonciation du Seigneur**, 9 mois avant le 25 décembre. Tous les mythes de l'aire méditerranéenne et du Proche-Orient racontaient l'histoire d'un accouplement fécond de Jupiter avec une vierge, Sémélé, fille de Cadmos, qui engendre Dionysos, Léda, qui engendre les Dioscures, Europe, qui engendre Minos, Radamante et Sarpédon ; et Mars viole une vierge pour engendrer Romulus et Remus. Le thème de la vierge fait donc partie de la culture locale de cette époque, même si le christianisme en fait un autre type de dogme. Et en Palestine on commence à fêter l'Annonciation à partir du IVe siècle, en Occident à partir du VIe, comme fête de la Mère et du Fils. Et Marie, en acceptant d'engendrer le Verbe, devient le modèle parfait d'une humanité qui collabore à l'œuvre divine.
Mais le Carême, 40 jours de purification de l'Église par le Christ, est la préparation de la Semaine Sainte et de la Pâque, la pâque juive au moment de laquelle le Christ aurait choisi de mourir et de ressusciter. Mais c'est une autre histoire.

Dieci carnevali d'Italia da non perdere : 1) **Venezia**, il più romantico ; 2) **Ivrea**, la battaglia di arance ; 3) **Putignano**, il più antico d'Europa ; 4) **Viareggio**, la più grande manifestazione d'Italia ; 5) **Acireale** (Sicilia), I carri di cartapesta ; 6) **Satriano**, la foresta che cammina ; 7) **Acqualagna** (Marche), il lancio del tartufo nero ; 8) **Ascoli Piceno** (Marche), diretto discendente dei Saturnali antiche ; 9) **Mamoiada** (Sardegna), le maschere con sonagli e altri personaggi, gli Issohadores ; 10) **Cento** (Emilia Romagna), gemellato con il carnevale di Rio de Janeiro.

Il carnevale di Mamoiada

(1) Voir : Alfredo Cattabiani et Marina Cepeda Fuentes, *Bestiario di Roma*, Newton Compton Editori, 1986, pp. 36-49, et sur Internet : *Galate mourant*.
(2) Goethe a évoqué l'importance de la Fête de saint Antoine abbé dans son voyage en Italie, à la date du 18 janvier 1787 à Rome (*Voyage en Italie*, Aubier, Éditions Montaigne, 1961, Tome I, pp. 323-325).
(3) Voir aussi le caractère sacré du chiffre 40, à partir de ses qualités mathématiques : le déluge a duré 40 jour, l'exode du peuple hébreu 40 ans, Moïse reste sur le mont Sinaï 40 jours et 40 nuits, Jésus se retire dans le désert 40 jours, rappelés par le « Carême » (La Quaresima), d'une durée de 40 ou 44 jours, la flagellation comportait 40 coups (Paul raconte qu'il a reçu 40 coups de fouet des Juifs : *Corinthiens 2*, 11-26), il y avait à Venise un Conseil des Quarante (la « *Quarantìa* »), Ali Baba affronte 40 voleurs, etc (Voir : www.laparola.net /… la Sacra Bibbia quaranta).
(4) Comme pour toutes les fêtes liées à un « passage » de la vieille année à la nouvelle, les proverbes sont nombreux pour la Chandeleur : *« Per la Santa Candelora. se nevica o se plora / dall'inverno siamo fora, / ma se è sole o solicello / siamo sempre a mezzo inverno* » ; «*Se l'Orso alla Candelora fa saltare la paglia, si rientra nell'inverno* » (Piémont), « *Se il sole è splendente il giorno della purificazione della Vergine, ci sarà più neve di prima* » , « *Se per la Candelora il tempo è bello / molto più vino avremo che vinello* ».
(5) Deux proverbes : « *Per san Valentino, la primavera è vicino* » ; « *Per san Valentino fiorisce lo spino* ».